Le Nord de la France envahi, conférence donnée à Paris le 14 mai 1917

Henry Cochin

1918

3

Mesdames, Messieurs [1],

Comment aurais-je pu résister, lorsqu'on est venu me dire : « Parlez du Nord. » Parler de la contrée que, dans ma vie, j'ai assurément le plus connue et le plus aimée — comment refuser ? Je le ferai bien ou je le ferai mal et très rapidement — je le ferai, du moins, de tout mon cœur. (*Applaudissements.*)

J'ai eu l'honneur, pendant vingt et un ans, d'être le représentant du magnifique département du Nord, de son extrémité la plus septentrionale. Si vous voulez, pour préciser, je vous dirai qu'il y a, dans mon ancienne circonscription électorale, un détail géographique que naguère la plupart d'entre vous ne connaissaient pas, et que moi je connaissais fort bien, et que tout le monde connaît aujourd'hui : j'ai été, pendant ces vingt et un ans, le représentant de la moitié, au moins, du cours de l'Yser — fleuve 4
modeste et ignoré, alors ; fleuve, aujourd'hui célèbre, aussi célèbre que les fleuves historiques, le Rubicon et quelques autres, que l'on ne mesure pas à leurs dimensions, mais à la grandeur des faits qui se sont passés sur leurs bords !

Voilà donc les liens qui m'attachaient à ce pays. Mais je ne veux pas par-

1. Cette Conférence (conforme à la sténographie) fait partie d'une suite de Conférences organisées par la grande et belle Œuvre des Patronages, si connue dans la région du Nord. Plusieurs orateurs dont MM. Maurice Barrès, Hanotaux, Henry Cochin avaient été conviés à parler des contrées les plus éprouvées par la guerre.

ler seulement de mon coin du Nord ; je ne veux même pas me limiter au département du Nord seulement, si beau et si important qu'il soit ; je veux appeler vos regards sur tout l'ensemble de cette région qui commence au nord de Paris, au-dessus de l'Île-de-France, et qui s'en va jusqu'à la mer du Nord, cette ligne sillonnée par de grandes villes qui ont tant souffert, jusqu'à notre beau et cher Dunkerque, tous les jours encore si maltraité par l'ennemi, en passant par Amiens, par Arras, ville martyre. Avec le Nord, c'est le Pas-de-Calais, la Somme, ce pays de Picardie si massacré, où l'on se bat aujourd'hui, à l'heure où je parle.

Je trace une ligne, si vous voulez, de Soissons jusqu'à la mer, cette ligne sur laquelle tous nos yeux se fixent si souvent, d'abord ligne de l'invasion, puis ligne de la reprise et de la conquête sur l'ennemi — aujourd'hui, 5
ligne du front et ligne de feu.

À son extrémité nord, elle délimite le territoire resté libre de l'héroïque Belgique, le triangle sacré, puis elle traverse cette partie du département du Nord, d'où le bruit de tant de faits d'héroïsme nous arrive tous les jours : Armentières et les villages devant Armentières.

Je m'arrête un instant. Là, de notre côté, contre le front, presque dans la tranchée, un peuple est resté qui travaille ; des maires administrent, des écoles enseignent encore les enfants, des prêtres disent encore la messe, et cela sous le bombardement incessant. On ne saurait trop le rappeler : il y a des victimes tous les jours : deux de ces prêtres dont je parlais ont été tués dans leur paroisse en accomplissant leur devoir sacré, et après eux le Doyen d'Armentières est mort, asphyxié par les gaz empoisonnés. (*Applaudissements.*)

Plus bas, c'est le Pas-de-Calais, très mutilé, mais à peu près dégagé ou qui le sera un de ces jours, puis la Somme et l'Oise, dont on peut en dire autant. Là on souffre, mais on respire. Derrière cette ligne, c'est le pays des grandes douleurs. Les grandes villes du Nord, Lille, Roubaix, Douai, 6
Valenciennes, Cambrai, qui est sans doute à la veille de la délivrance ; puis les Ardennes : nous sommes en pays envahi ! Et c'est à ces pauvres chers amis et frères du pays envahi que je voudrais vous demander de penser.

Tous les jours, depuis quelque temps, nous voyons revenir ceux que l'ennemi laisse passer, laisse rentrer en France, en faisant le tour par la Suisse : des vieillards, des enfants, des femmes. Nous les accueillons avec une émotion profonde, avec une pitié sans limite. Nous les interrogeons, nous les écoutons, ces pauvres réfugiés, et nous éprouvons, après les avoir entendus parler, à la fois une grande admiration et — laissez-moi le dire — un peu de confusion.

Après avoir enduré toutes les souffrances, ils sont et elles sont — car laissez-moi penser surtout à ces femmes vaillantes, patriotes, généreuses, dont les peines nous touchent forcément plus encore que celles des hommes — elles sont pleines de courage et de simplicité, elles se plaignent très peu. Ne vous semble-t-il pas, Mesdames et Messieurs, que 7
leur moral parfois est un peu au-dessus du nôtre ? Nous les trouvons soutenues par une invincible confiance, une ardeur, une foi dans la Patrie, sa victoire, son avenir qui sont admirables ; nous prenons de leurs souffrances et de leur endurance, des leçons qui nous sont, à chacun, profondément utiles.

Pensez-y, ces hommes — et ces femmes surtout — ont été éprouvés infiniment plus que nous, et sans mesure commune ! Nous avons, certes, tous nos douleurs ; qui n'en a pas ? Parmi nous, dans cette salle où nous sommes réunis, je ne le sais que trop, il n'en est pas un qui n'ait connu, plus ou moins près de lui, la douleur de quelque deuil. Les envahis ont connu ces mêmes douleurs et ces mêmes deuils, égaux aux nôtres, mais augmentés encore, par l'absence, la séparation, le manque de nouvelles. Mais à ces peines-là, sont venues en plus s'en ajouter d'autres qui nous sont, à nous, complètement étrangères, il faut bien en convenir. (*Applaudissements.*)

Comparons notre sort au leur, point par point : et d'abord, que sont quelques privations matérielles qui nous sont imposées, quand on pense à ces familles de la région du Nord habituées à une belle vie plantureuse 8
et large, et qui ont vécu, depuis des mois et des mois, du riz et du saindoux que la charité bienvenue de l'Amérique pouvait leur passer — grâce au zèle courageux de quelques bons citoyens auxquels nous restons profondément reconnaissants ? De cela, les réfugiés font à peine mention. Ce n'est rien ! Ah ! supposons-nous un peu soumis au même régime !

Mais, si la souffrance matérielle n'est rien, passons à la souffrance morale : ces demeures, ces bonnes maisons de famille, où l'on était habitué à vivre si bien en paix, à son aise, les voilà ruinées, et au moins souillées, abîmées indignement, dégoûtantes, peuplées d'ennemis. Je songe au gémissement du poète qui disait :

> Ma maison me regarde, et ne me connaît pas.

Mais ici, c'est le supplice inverse : ce sont eux, nos amis, nos frères infortunés qui ne la reconnaissent pas quand ils la regardent, cette maison de leur père, cette maison de leur jeunesse, où se vautrent et se gobergent, quand ils ne font pas pire, d'insolents barbares.

Est-ce tout ? Mais non. Il y a pire. Il y a des peines qui ne touchent pas seulement les sens, l'imagination, mais qui percent le cœur. Il a fallu, pendant ces longs mois, subir le spectacle de combien d'infamies, de brutalités, d'injustices : les violences, les réquisitions, les arrestations, la prison, la fusillade. On a vu brutaliser les représentants de l'ordre public, dont le seul crime était de défendre les droits et la vie de leurs compatriotes. Pensez à ces maires dans leurs villages et leurs villes, à ces fonctionnaires, aux ministres de Dieu, aux curés dans leurs paroisses, à nos admirables évêques, dignes frères de l'incomparable cardinal Mercier, à l'évêque de Lille, à l'archevêque de Cambrai ! (*Vifs applaudissements.*) 9

De ces fonctionnaires, de ces prêtres, combien ont été maltraités, outragés, conduits devant le peloton d'exécution, une fois, trois fois, dix fois — et de ceux-là, il y en a ici ; — pour d'autres cette menace est devenue une réalité : il y a les fusillés ; et les morts de lassitude, de brimades, de mauvais traitements ! Combien y ont laissé leur vie ! Ceux qui étaient âgés, fatigués, qui n'ont pu aller jusqu'au bout, et que Dieu a appelés à lui, pour les soulager de leurs peines ! (*Applaudissements prolongés.*)

Je pense à mes amis, Sébline, Desjardins, Bonte.
Je pense au maire de Senlis et à combien d'autres ! 10

Je pense à tous ceux qui les ont vus souffrir et mourir, et qui ont souffert de leurs peines.

Combien d'horreurs n'ont-ils pas vues encore ! Les plus affreuses de

toutes, peut-être : les déportations cruelles et infâmes de populations entières, et cette ignominie sans nom : l'enlèvement des jeunes filles, le maximum, probablement, de l'infamie allemande, car si tout le reste est hideux, mais se peut, jusqu'à un certain point, concevoir, ce dernier crime est, pour un vieux père de famille, comme moi, une telle horreur, qu'à peine peut-il y penser. (*Sensation.*)

Eh bien ! ceux dont je parle, ces amis des pays envahis ont vu ces choses de leurs yeux ; ils ont assisté à des scènes déchirantes ; ils ont vu la terreur des pauvres enfants, la douleur des familles : ils ont supporté tout cela.

Et puis, la souffrance, la plus pénible et la plus continuelle, basse et dégradante impression : le contact quotidien, le contact permanent avec l'affreux ennemi. Les Allemands ! on en avait déjà, au XVI^e^ siècle, une piètre opinion ; ces jours derniers, encore, on jouait, à Paris, cette pièce où Shakespeare définissait ainsi l'Allemand : « Lorsqu'il est à jeun, le 11
matin, il est un peu au-dessous de l'homme, et le soir, quand il est ivre, il est à peine au-dessus de la bête. » (*Applaudissements.*)

Tel est l'hôte de tous les jours dans les maisons du pays envahi. Tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, il faut avoir affaire avec cet être insupportable et vaniteux, en tout temps odieux ; odieux quand il est violent, et plus odieux peut-être encore quand il fait l'aimable et le joli cœur, avec ce que j'appellerai des gentillesses d'ogre. (*Applaudissements.*)

Vous avez maintes fois entendu raconter leur arrivée dans les villages : on vous a dépeint les habitants effrayés, s'enfuyant, revenant ensuite, l'installation de tout ce monde, les premières bombances. Tout d'abord on a pris patience en pensant être délivré au bout de peu de temps ; et puis le temps a passé, les mois succèdent aux mois, et l'être insupportable est là, dans la maison, sous les yeux, toujours, toujours, toujours.

Ce qui m'a grandement frappé, dans la plupart de nos amis revenus des pays envahis, et surtout chez les vaillantes femmes que j'ai pu interroger, le voici : c'est justement cet odieux contact de l'ennemi qui leur donne du courage, qui renouvelle leur vaillance morale. Le croirait-on ? Il faut 12
vraiment que ce soient des âmes généreuses et qui ignorent la lâcheté. Chaque fois qu'on le voit, cet ennemi détesté, chaque fois qu'on a cette impression de dégoût et d'ennui que j'ai tâché de décrire, le cœur se

révolte, et on se dit en soi-même : « Oui, c'est bien ! oui, profite ! Oui, tu es le maître, pour l'instant ; tu ne le seras pas toujours ! » On voit dans la pensée l'heure certaine, le moment où il s'enfuira, ou furibond, ou penaud, ridicule, déçu, et on se répète tout bas, comme nos soldats, tout haut, dans la tranchée : « On les aura, on les aura, on les aura !… » (*Vifs applaudissements.*)

Voilà donc, en quelques mots, et autant que je suis capable de la dépeindre, l'âme admirable de nos chers compatriotes qui ont subi les atrocités de l'invasion. Eh bien ! lorsqu'on pense à eux et lorsqu'on se représente l'horreur de cette situation, qui dure depuis tant de mois, lorsqu'on se rend compte de leurs souffrances, on se dit : « Nous sommes prêts à tout, pour le bien de ces frères malheureux qui ont tant souffert. Que pouvons-nous faire pour leur témoigner nos sentiments de dévouement, 13
de reconnaissance, de tendre affection ? »

Ils ne nous demandent qu'une chose ; ils n'ont qu'une crainte et qu'une préoccupation — vous avez dû le ressentir en causant avec ceux qui sont revenus — ils croient qu'on ne pense pas assez à eux et qu'on ne les aime pas assez ; qu'on ne songe pas assez à ce que la France perd en étant momentanément séparée d'eux et à ce que la France devra faire pour leur rendre le bonheur, la vie, l'activité !

Le Nord, Mesdames et Messieurs, a toujours eu un peu cette impression qu'on ne l'estimait pas tout à fait à sa juste valeur, qu'on ne l'aimait pas assez, parce qu'on ne le connaissait pas assez. Dites la vérité, Parisiens, mes frères, car adoptif du Nord, je suis aussi un enfant de Paris. Vous reconnaîtrez qu'il y a dans ce reproche fraternel une petite part de vérité. Oui, sans doute, on pensait au Nord, affectueusement, sans mauvaises pensées, bien entendu, mais on le voyait dans son esprit comme une bande de terre très active, très laborieuse, avec beaucoup d'usines, de tuyaux de cheminées, de charbon, de fumée, de champs et de récoltes, région très utile sans doute et même nécessaire, mais sans grand attrait, 14
peu de beauté, encore moins de poésie.

Ce n'est pas aujourd'hui, au cours d'une rapide causerie, que je vous expliquerai mes sentiments sur la beauté et la poésie du Nord. Je les ai

dans le passé exprimés de mon mieux[2]. Laissez-moi dire incidemment qu'il est un peu sommaire de refuser toute poésie à une région qui peut citer des noms comme ceux-ci (je n'en veux pour l'instant prononcer que deux), dans les arts : Watteau, et dans la poésie, celle qu'on appelle : la divine Marceline Desbordes-Valmore ! Il y a quelque chose dans ce pays-là : il ne faut pas aller trop vite, il faut y regarder à deux fois !

Mais passons. Ce pays a des mérites du moins que nul ne peut contester. Toujours il a donné l'exemple de cette indépendance de caractère, si fameuse dans le passé, toujours vivante dans le présent, et du souci constant des grands intérêts sociaux et populaires : il a vu naître et prospérer des œuvres, sociales, charitables, comme il n'en est pas ailleurs. Et que dire de ces grandes vertus de famille, de commune, de région ? Com- 15
ment ne pas célébrer ces familles superbes, dans toutes les classes de la société, fières de leur nombreuse descendance, et qui rangeaient encore hier nos départements septentrionaux parmi ceux où la population croît toujours ? (*Applaudissements.*)

Je passe ; j'expose rapidement sans m'arrêter. Mais disons-le bien franchement : songeait-on assez à ces grands exemples ? Il faut y penser aujourd'hui !

Parlerai-je du patriotisme ? Ah ! là, je m'arrête. Le patriotisme de nos régions du Nord, il n'est supérieur à aucun autre : tous les patriotismes sont égaux. Je n'établis pas ici des comparaisons pour blâmer ou préférer aucune région de la France. Mais je veux dire que le patriotisme du Nord est d'un caractère assez particulier. Nous sommes une frontière ; mais quelle frontière ? Rien ne la marque : elle est tracée sur la carte, elle n'est pas dessinée par la nature. Elle n'est que plus réelle et plus forte. Elle est marquée dans nos cœurs ! (*Applaudissements.*)

J'avais, ces jours-ci, sous les yeux, une expression vraiment éloquente de ce patriotisme du Nord. Elle a été formulée par mon ami Charles Droulers, dans le discours d'ouverture du Congrès de géographie qui eut lieu 16
à Roubaix en 1911 :

> La ligne qui nous sépare du pays voisin est purement artifi-

2. Voir notamment les *Tableaux flamands* (Paris, Plon, 1909).

> cielle. C'est une porte grande ouverte. Ce n'est pas un mur.
>
> Une telle situation géographique nous amène à un sentiment plus vigilant et plus profond du patriotisme. Et d'ailleurs, dans cette plaine des Flandres, nous reconnaîtrons à chaque pas des hameaux où se sont jouées les destinées de la France : Bouvines, Mons-en-Pévèle, Fontenoy, Denain, Lens.

Et l'orateur ajoutait :

> Vous ne vous étonnerez donc pas, Messieurs, que nous soyons, ici, patriotes, chauvins et cocardiers… (*Applaudissements.*)

Tout juste au moment où je lisais ces lignes, ces jours derniers, nos enfants du Nord — le 1er corps — donnaient encore la preuve éclatante de ce patriotisme ardent. Je ne les mets certes pas au-dessus des héros que célèbre le reste de la France ! Mais j'ai le droit de leur donner une mention spéciale. Ils se battent d'un côté du front, tandis que de l'autre côté leurs familles subissent encore l'horreur de l'invasion ! (*Applaudissements.*) 17

Cependant, comme je m'étais reporté vers Roubaix et la grande exposition de 1911, je suis tombé sur des paroles bien faites encore pour répondre aux sentiments que je voulais vous exprimer aujourd'hui — paroles charmantes, aimables, spirituelles — de mon très cher ancien collègue et toujours ami Eugène Motte, depuis de longs mois prisonnier de notre odieux ennemi, et auquel, de loin, je suis bien heureux d'envoyer un salut affectueux. (*Applaudissements.*)

Motte recevait, à Roubaix, les représentants de la France et du monde entier, et il prit plaisir, devant eux, à vanter sa province du Nord. Il n'oublia pas certes sa ville de Roubaix, si vite, si démesurément augmentée, transformée en une énorme ville industrielle, alors que, moins de deux cents ans auparavant, elle n'était qu'une pauvre bourgade : car l'on n'y comptait alors que huit rues, où la viabilité était tellement défectueuse que les paroissiens, même les plus pieux, ne pouvaient pas aller à la messe le dimanche dans la mauvaise saison !

Eugène Motte vanta donc sa ville, et il en avait le droit ; mais il vanta sa province, largement, toute sa province du Nord :

18

> Oui, dit-il, nous sommes *province*, et très fiers de notre sort, car il y a province et province, comme il y a fagot et fagot ! Cette fierté n'est pas faite de surchauffe, d'orgueil déplacé…

Non. Elle repose sur des faits.

> Quelle région ardente et diverse que la nôtre ! Quelle galerie de glaces, moins somptueuse, moins orgueilleuse, moins en festons et en astragales que celle de Versailles, — mais autrement féconde, où pourront se refléter toutes les formes de l'activité de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, du Cambrésis, du Beauvaisis, du Soissonnais !

Et alors, il commençait une grande énumération :

> Métallurgie, houillères, sucreries, distilleries, produits chimiques, amidonneries, électricité, constructions navales, machines à vapeur, automobiles, alimentation — et tant d'autres — disait-il — que j'oublie, car je ne puis réciter les litanies de l'activité humaine ! (*Applaudissements.*)

Après s'être laissé aller à ce légitime orgueil et avoir crié ces beaux mots : « les litanies de l'activité humaine », — notre ami se tournait vers les visiteurs, et spécialement les Parisiens, et il leur disait des choses que 19
vous pourriez écouter encore aujourd'hui, Parisiens ici présents. Elles n'ont rien perdu de leur opportunité. Motte disait :

> Nous avons faim et soif de Paris ! Nous représentons les industries lourdes, massives, puissantes. Apportez-nous votre contingent de grâce, de lumière, d'harmonie…
>
> Nous nous retournons vers Paris, en lui demandant, par reconnaissance, par justice — par simple esprit de justice, — de nous aimer !

C'est tout juste ce que je vous demande. Plus que jamais tournez-vous vers vos frères du Nord. Il faut les aimer « par esprit de justice » ! (*Applaudissements.*) Et c'est sur ces derniers mots que je voudrais finir : « par esprit de justice ! »

Songeons, à cette heure où nous sommes séparés de toutes ces régions du Nord, songeons à ce qu'elles sont pour nous, à ce qu'elles sont pour la France, à ce qu'elles ont fait pour la France, à ce qu'elles doivent faire pour la France.

Il y a longtemps qu'on a cité ces chiffres qui, en eux-mêmes, ont bien leur intérêt : le département du Nord, à lui tout seul représentait, comme 20
population, le vingtième de la France ; et comme impôts, il en payait le douzième. Ces simples chiffres n'ont-ils pas leur beauté et j'oserais dire leur poésie ?

Si le travail du Nord représentait cette part dans l'ensemble de la vie du pays, Parisiens de toutes classes, voyez les choses de plus près ; demandez-vous un peu ce que ces industries représentaient dans le détail de votre vie de tous les jours, et pour les classes riches, et pour les classes pauvres. Ne croyez-vous pas que c'est, en grande partie, parce que nous sommes privés de cette prodigieuse activité industrielle de toutes les régions du Nord que la vie est plus chère, plus difficile partout, que les denrées se font chaque jour plus rares ? Pensez-vous au fil, à la toile, à la laine, au métal, aux vitres de vos fenêtres ? Ne croyez-vous pas que tout cela vous fera encore défaut quand les Allemands chassés auront pillé et ravagé avec leur art savant ? Il faudra un effort immense, une organisation toute nouvelle et qu'on a peine à concevoir ; c'est cette merveilleuse énergie en répétant, tous les jours, comme disait Motte, « les litanies de l'activité humaine », qui vous procurait toutes ces choses, vite, bien, à bon marché, sans que vous ayez l'idée de vous 21
demander assez d'où elles vous provenaient. Est-ce qu'il n'est pas vrai de dire qu'il faut penser au pays qui vous les apportait, dans un sentiment de reconnaissance et de justice ? (*Applaudissements.*)

Et alors, la seule conclusion c'est qu'il faudra lui rendre la vie. Il faudra voir en face ces abominables dévastations ; il faudra réparer. Il faudra un immense effort, un effort national, pour montrer à ces frères si éprouvés

que l'on n'a rien oublié de leurs souffrances et qu'on n'a rien oublié, non plus, de ce qu'on leur doit. Il faudra que ce Nord, lorsque nous l'aurons délivré, reprenne une nouvelle force et une nouvelle jeunesse.

À présent — ne nous cachons rien — la dévastation dépasse tout ce que nous pouvions imaginer, lorsque nous n'avions pas encore vu, comme nous l'avons vu dans les régions déjà libérées, ce que peut faire la sauvagerie organisée. Nous savons maintenant ce que c'est que la dévastation allemande. On a l'habitude de la comparer à celle des anciens Barbares, et en particulier des Huns. C'est une idée absolument fausse — je ne peux, quant à moi, souffrir cette comparaison.

Les Barbares d'autrefois, les Vandales, les Huns, étaient de pauvres diables de sauvages qui faisaient ce qu'ils pouvaient pour se rendre 22
nuisibles, mais comme le peuvent faire des sauvages : prenant ce qui brillait ou tentait leur appétit, brisant ce qui était devant eux. Mais qu'est-ce que cela auprès de cette inconcevable méthode de destruction, auprès de cet art du pillage, de ce professorat de la barbarie, auprès de cette déformation monstrueuse de ce qui fut une civilisation chrétienne — il faut bien le dire — qui va jusqu'à des raffinements maladifs que les peuples sauvages n'ont jamais rêvés ?

Je ne peux m'empêcher de citer un exemple. Ce qui, plus que toutes choses, choque le cœur de nos braves soldats, c'est, vous le savez, l'acharnement de l'ennemi à détruire ce qui appartient à la nature, au règne végétal, et en particulier aux arbres. Mais, dans ce genre, on ne sait pas encore tout. J'ai appris, ces jours-ci, un dernier trait qui me paraît devoir être recueilli, ce n'est qu'un détail, mais c'est la preuve peut-être la plus accomplie d'un monstrueux état d'âme.

À Coucy-le-Château, dans une propriété bourgeoise, la maison a été pillée, volée, brûlée, cela va sans dire ; le jardin potager, qui était fort beau, complètement détérioré. Mais les arbres fruitiers n'ont pas seuls reçu les soins attentifs des ravageurs. Tout au fond du jardin il y avait une magnifique roseraie : des arbustes charmants, inoffensifs certes, et 23
sans autre utilité d'ailleurs, que le parfum et la beauté. Ils ne nuisaient à personne et faisaient l'admiration de tous. Qui pouvait songer à ces pauvres rosiers ? La méthode allemande n'oublie rien ! Le pied de chaque

rosier a été soigneusement cisaillé. Ils ne fleuriront plus jamais.

Voilà pour nous donner une idée de l'état de dégradation, de pillage, d'horreur, où nous retrouverons souvent nos pauvres chers pays envahis. Mais il ne faut pas que cela nous arrête : il faut que nous sachions garder, dans notre cœur, la pensée fidèle de ces souffrances, de ces mérites, de ces vaillances ; il faut nous rappeler que notre premier devoir, après la victoire, sera la réparation des abominables dégâts dont souffrent aujourd'hui nos frères des pays envahis.

Mesdames et Messieurs, voilà la pensée qui doit rester profondément gravée dans chacun de vos esprits et que rien n'en doit effacer. C'est la reconnaissance et c'est la justice ! (*Applaudissements vifs et répétés.*)